

## PREPARATION A UN SECOND ATTENTAT

Les hurlements continuels de la presse stalinienne ne signifient pas autre chose que la préparation à un second attentat, plus efficacement préparé par le Guépéou. Un second attentat contre Trotsky est absolument certain. Ayant souffert tous les dommages moraux et politiques de la première affaire, Staline doit maintenant montrer qu'il est au moins assez puissant pour que sa volonté soit faite. Là où il a dépensé au moins dix mille dollars pour préparer le premier attentat, il dépensera, cette fois-ci, incomparablement plus. La vie de Trotsky est en danger mortel.

### LE GUEPEOU, SOUS-PRODUIT DE LA REACTION MONDIALE

Dans la presse stalinienne, le mot Guépéou apparaît si rarement, qu'il semblerait que les hommes à tout faire de la III<sup>e</sup> Internationale osent rarement s'avouer à eux-mêmes l'existence de cette redoutable Inquisition moderne. Parmi les ouvriers du monde entier, il y a une grande répugnance à croire que sur le corps de l'Etat ouvrier ait pu se développer une organisation aussi horrible que le Guépéou. Cela a prêté au Guépéou en dehors de l'Union soviétique une certaine apparence protectrice d'irréalité.

Mais un coup d'œil sur les traces encore fraîches sur les murs de la maison de Trotsky que les balles de mitraillettes frappèrent, est suffisante pour convaincre tout le monde de la brutale réalité de l'organisation terroriste de Staline. Quelques minutes de lecture de la presse stalinienne sera d'autant plus convaincante de la réalité du Guépéou, malgré l'absence de son nom en caractères d'imprimerie.

Le Guépéou est un sous-produit de la réaction mondiale dans une période de guerres et de convulsions fiévreuses, au fur et à mesure que la société approche de l'ère du socialisme. En dernière analyse, le Guépéou est une suppuration du corps pourrissant du capitalisme là où il s'appuie sur l'Union soviétique. Il dirige sa terreur contre la IV<sup>e</sup> Internationale principalement, parce qu'il sait très bien que la IV<sup>e</sup> Internationale est la seule force capable de donner à la classe ouvrière mondiale un programme qui mène à la révolution socialiste victorieuse. La destruction du capitalisme entraînera avec elle la destruction du Guépéou et la fin du règne de Staline dans l'Union soviétique. Comme l'autre Inquisition, le Guépéou ne deviendra rien de plus qu'un souvenir de ce sauvage passé préhistorique précédant la période où la structure économique sera organisée de manière rationnelle.

Dans la grande tâche de construction de la société future, Robert Harte est tombé en soldat loyal à l'avant-garde du prolétariat révolutionnaire. Il n'est pas le premier des secrétaires de Trotsky à tomber victime du Guépéou. Il est le huitième. Avant lui sont tombés les héros suivants de la classe ouvrière : M. Glasman, G. Butow, Y. Blumkin, N. Sermuks, I. Poznansky, R. Klement, E. Wolf. Mais Bob fut le premier de la section américaine de la IV<sup>e</sup> Internationale à être frappé par les balles du Guépéou. Sur l'une des nouvelles tours fortifiées qui ont été construites en vue d'un prochain attentat du Guépéou de Staline, une plaque a été placée :

A la mémoire  
de  
Robert Sheldon Harte  
(1915-1940).  
assassiné par Staline.

(Publié dans *Fourth International*, août 1940.)

## COMMENT C'EST ARRIVÉ

par Natalie TROTSKY

MARDI 20 août 1940, 7 heures du matin. « Tu sais, je me sens bien aujourd'hui, en tout cas, ce matin; il y a longtemps que je ne me suis senti aussi bien. La nuit dernière j'ai pris une double dose de soporifique. J'ai remarqué que ça me fait du bien. »  
— C'est vrai. Je me rappelle que nous l'avions déjà remarqué en Norvège où il t'arrivait beaucoup plus souvent de te sentir abattu de fatigue... Mais ce n'est pas la drogue elle-même qui te fait du bien, c'est un profond sommeil, un repos complet.

— Bien sûr, c'est évident.

Lorsqu'il ouvrait le matin ou fermait le soir les énormes volets d'acier construits dans notre chambre par nos amis après l'attentat du 24 mai contre notre maison, L.D. faisait parfois la réflexion suivante : « Maintenant aucun Siqueiros ne peut nous atteindre ». Et au réveil il me disait bonjour ainsi : « Tu vois, après tout, ils ne nous ont pas tués la nuit dernière et cependant tu n'es pas satisfaite. » Je me défendais de mon mieux... Une fois, après un « bonjour » de ce genre, il ajouta pensivement : « Oui, Natacha, nous n'avons qu'un sursis. »

Il y a longtemps, en 1928, lorsque nous fûmes exilés à Alma Ata où l'inconnu nous attendait, nous eûmes une nuit en conversation dans le compartiment du train qui nous emmenait en exil... Nous ne pouvions dormir, après le tumulte des dernières semaines et particulièrement des derniers jours à Moscou. En dépit de notre fatigue extrême, l'excitation nerveuse persistait. Je me rappelle que Lev Davidovich me dit alors : « C'est mieux ainsi (l'exil). Cela ne me dirait rien de mourir dans un lit au Kremlin. »

Mais ce matin là il était loin de telles pensées. Le fait d'être physiquement d'aplomb faisait qu'il se préparait à une journée de travail « tout à fait bonne ».

Il sortit d'un pas ferme dans le patio pour nourrir ses lapins après avoir fait une rapide toilette et s'être habillée prestement. Lorsque sa santé était faible, nourrir les lapins était pour lui une véritable corvée; mais il ne le faisait pas moins, ayant pitié pour ces petits animaux. Il lui était difficile de le faire comme il le désirait, selon son habitude, avec soin. D'autre part, il devait se tenir sur ses gardes; il devait conserver ses forces pour un autre genre de travail : le travail à son bureau. Prendre soin des animaux, nettoyer leurs cages, etc., était pour lui un relâchement et une distraction, mais, d'un autre côté, c'était une source de fatigue; et ceci en retour se reflétait sur ses possibilités de travail. Il se consacrait entièrement à chaque chose qu'il entreprenait, indépendamment de la tâche elle-même.

Je me souviens qu'en 1933 nous partîmes de Prinkipo pour la France, où nous vécûmes dans une villa isolée non loin de Royan, sur les côtes de l'Atlantique. Notre fils et nos amis s'étaient arrangés pour trouver cette villa qui se nommait « Les Embruns ». Les vagues de l'océan houleux entraient presque dans le jardin et des embruns passaient par la fenêtre ouverte. Entourés de nos amis, nous vivions dans des conditions semi-légales. Par moments nous étions une vingtaine. Huit ou neuf habitaient la maison. En raison de notre situa-